

La jeune femme comprima un soupir au fond de sa poitrine, puis elle reprit :

— Comme vous l'a dit M. de Livry, je suis d'une naissance obscure ; mon père était d'une famille de bons fermiers de la Marche, en Lorraine. A l'âge de dix-huit ans, il s'engagea. Hélas ! madame, c'était pour servir une cause contre laquelle M. de Livry combattait. Si ce fut un crime selon votre opinion, ne m'en faites point porter la peine, à moi qui en suis innocente.

— Me croyez-vous si injuste ? murmura doucement la marquise.

— En 1814, continua Pauline, mon père était lieutenant-colonel et officier de la Légion d'honneur ; celui qui l'avait fait tout cela tomba.... Alors mon père désira quitter le service et obtint une faible retraite ; 1815 arriva, et avec 1815, le retour de l'empereur, pardon, madame, du bienfaiteur de mon père. En apprenant la nouvelle de ce retour inattendu, mon père courut reprendre son épée, et.... je ne sais pas comment vous dire cela, madame.... il fut un des premiers à rejoindre Napoléon. Que voulez-vous ! la France était folle ! Hélas ! l'étoile du grand capitaine et la vie du soldat fidèle devaient s'éteindre le même jour. Mon père fut tué à Waterloo ; ma mère brisée par la douleur, ne tarda pas à le suivre, et moi, bien enfant alors, j'obtins par l'entremise d'anciens amis de moi, père mon admission dans la maison royale de Saint-Denis. J'y passai dix années, dix années qui s'écouèrent comme un songe ; j'avais de bonnes amies, j'étais heureuse.... mais quand le temps de pensionnat fut achevé, je me trouvai seule au monde.... seule, je me trompe, il me restait une tante, mais aussi pauvre que moi, et nous étions tout-à-fait dans la misère, lorsque....

A cet endroit de son récit, une vive rougeur vint colorer les joues de la jeune femme qui baissa la tête et demeura muette et courbée sous l'impression de je ne sais quel funeste souvenir.

— Eh bien, s'écria la marquise avec étonnement, continuez donc : Lorsque !.... dites vous ?....

Le comte de Livry, qui avait suivi avec une émotion marquée les paroles de sa femme, était pâle et haletant ; mais quand il s'aperçut que la voix manquait à Pauline, il rougit aussi à son tour et ce fut avec une impétuosité presque fébrile qui lui venait en aide dans cette circonstance difficile qu'il s'empessa d'ajouter :

— Vous voyez, ma mère, que j'avais bien raison de vous prémunir contre la timidité de Pauline. D'ailleurs c'est une époque malheureuse de sa vie, et vous comprenez sans peine,

n'est-ce pas, ma mère, que le souvenir lui en soit bien cruel ? A cette époque un ancien ami de son père parla d'elle.... à la duchesse de Sommerset, qui cherchait une maîtresse de musique et de dessin pour ses filles. Pauline lui fut présentée, et.... peu de temps après elle quitta la France pour l'Angleterre. N'est-ce pas, Pauline, c'est bien ainsi ?

La jeune femme secoua la tête et balbutia quelques paroles sans suite et absolument inintelligibles, qu'à la rigueur pourtant on pouvait prendre pour une réponse affirmative, mais en même temps une voix intérieure murmurait au fond de son cœur :

— Ferdinand, Ferdinand, merci pour ce mensonge ; moi, je n'aurais pas eu la force de le faire.

M. de Livry continua :

— C'est à *Sommerset-House*, dans une chaise où le duc m'avait invité, que je la rencontrai pour la première fois. Vous savez, ma mère, qu'après l'Angleterre je devais visiter l'Allemagne et l'Italie.... Me blâmez-vous encore d'avoir perdu le goût des voyages ? me pardonnez-vous de m'être mésaillié !

— Je pardonne tout, dit la marquise en tendant à Pauline une main sur laquelle celle-ci laissa tomber une larme, je ne voulais voir dans ma belle-fille que la noblesse du cœur. L'autre, nous en avons assez dans notre famille pour partager avec elle. Ah ça, maintenant que tout est expliqué, vous me forcez à vous rappeler que vous avez une présentation à me faire.

— Qui donc ? balbutièrent à la fois M. et Mme de Livry.

— Eh mais, un personnage fort important et que je serai bien heureuse de goûter, mon petit-fils, en vérité, je suis coupable de ne l'avoir pas demandé plus tôt.

Ferdinand et Pauline baissèrent cette fois les yeux simultanément.

— Quoi donc ? serait-il malade ? reprit la marquise en les contemplant l'un et l'autre avec une expression déjà mêlée de doute et d'inquiétude.

— Oh ! non pas, répondit le comte, il se porte au contraire à merveille, mais nous ne l'élevons pas auprès de nous.

Et comme une stupéfaction profonde venait de se peindre sur le visage de sa mère, il s'empessa d'ajouter avec un embarras toujours croissant et dont cette fois il lui fut impossible de se rendre maître :

— La santé de cet enfant a été longtemps chancelante.... Dieu merci, elle est complètement rétablie, grâce à la mesure que nous avons prise, mais cette mesure était nécessaire.... Pauline